

Albert Bensoussan

TRADUCTION LITTÉRALE OU LITTÉRAIRE?

Source: *Deuxièmes assises de la traduction littéraire (Arles 1985)*, Arles, Actes Sud, 1986, p. 76-78.

TRADUCTION LITTÉRALE OU LITTÉRAIRE ?

Toute traduction pose le problème de l'écart entre le littéral et le littéraire. Entre le respect — fallacieux — de la lettre et la transposition — traduisante/trahissante. Entre le trop près du texte et le trop loin.

On sait bien que la traduction ne peut être, au mieux, qu'un compromis entre ces deux pôles, d'une certaine manière un compromis entre deux échecs.

Oui, échec du littéral, ainsi qu'on le verra mieux — et on l'a déjà un peu perçu — avec les machines à traduire qui, faute d'interprétation du texte, faute de pesée critique, ne peuvent donner de chaque mot ou chaque phrase qu'une correspondance codifiée et littérale... et parfois une cocasserie linguistique. On peut et on a pu ainsi traduire mot à mot une phrase — qu'on songe, par exemple, à la traduction calquée des scribes appliqués de la Bible : un monstrueux échafaudage de mots indicibles et de phrases absconses — et passer à côté de l'essentiel qui est le sens, la forme, le ton, le style du texte.

Je me souviens de ces versions latines sur lesquelles nous peinions et suions au lycée. Nous devions impérativement sur le cahier — car nos maîtres se méfiaient d'une lecture et interprétation globales, source de contresens — découper la phrase en segments et proposer au-dessous de l'original un mot à mot français, dont la lecture après coup avait des effets ou cosmiques ou désolants, et c'est d'ailleurs faute de sentir les beautés du texte latin que nous nous décourageions et traitions le tout de *pensum*.

Ainsi de la première des *Bucoliques* de Virgile :

*Tityre, tu patulae recubans sub tegmine fagi
silvestrem tenui musam meditaris avena*

une phrase où à dessein rien n'est à sa place, d'où le littéral :

« Tityre, toi de large étendu sous le toit d'un hêtre
sylvestre sur mince muse tu t'exerces roseau. »

Quand ma vieille édition française de 1881 me dit :

« Toi, sur un fin pipeau, cherchant un air champêtre,
Tityre, sous l'abri que t'offre un large hêtre. »

C'est littéraire. Mais Molière a tout dit sur la distorsion littérale avec son célèbre : « D'amour mourir me font, belle marquise, vos yeux beaux. »

Dans un fragment célèbre de ses *Trois tristes tigres* (Gallimard, 1970) l'écrivain cubain Guillermo Cabrera Infante a cloué au pilori le mauvais traducteur. Je veux parler du « récit d'une canne suivi de drôles de corrections de Mme Campbell » (p. 191-210). Ce texte est donné comme l'original d'un traducteur avant correction et succède dans le livre à la version retouchée du récit « Histoire d'une canne et quelques remarques de Mrs Campbell ». Parmi les défauts les plus criards, et donc comiques, du *traduttore*, l'auteur sanctionne évidemment la littéralité, et comme il s'agit d'une traduction de l'anglais, langue qui se singularise, comme on le sait, par l'antéposition systématique de l'adjectif, nous avons des phrases telles que : « cette torride île » ou « l'infestée de moustiques, endémique de malaria, peuplée de forêts de pluie Zone Torride » (ma traduction française respecte évidemment à la lettre ces incorrections).

Alors il nous faut, à l'opposé, prôner le littéraire, la littérarité, c'est-à-dire

l'ensemble des moyens qui caractérisent le discours littéraire dont la traduction en français nous est demandée. Georges Mounin, dans ses *Belles infidèles* (Cahiers du Sud, 1933), a dressé une liste des écueils de cette traduction/trahison voulue, avec d'ailleurs pour seul propos de nous prouver qu'au royaume de la traduction rien n'est impossible — du moins théoriquement — et qu'il n'y a, dans cet univers du traduisible, d'obstacles ni syntaxiques, ni sémantiques, ni phonétiques ni stylistiques. Rappelons, à cet effet, cette phrase d'André Gide à Dominique Aury qui lui faisait remarquer quelque contresens dans sa traduction de Shakespeare : « Oui, je sais, mais c'est tellement plus beau ! » Cette réponse peut conduire, d'ailleurs, à un autre débat qui n'est peut-être pas notre propos présent : le traducteur doit-il faire beau ?

A vrai dire ce débat débouche sur le problème majeur de la traduction : la fidélité. La fidélité n'est pas une donnée de base qui se confondrait avec la littéralité, sous prétexte qu'on collerait davantage au texte comme l'on dit, sûrement pas. La littérarité à l'opposé serait une fidélité au second degré, au niveau supérieur, fidélité non à la lettre mais à l'esprit du texte. Prenons un exemple de traduction. On connaît la célèbre phrase de l'Évangile selon Matthieu reproduisant le sermon sur la montagne : « Bienheureux les pauvres d'esprit parce que le royaume des cieux est à eux » (citée d'après Littré). Ce « bienheureux » semble poser quelque problème ; Jean Grosjean dans la traduction qu'il en donne dans le volume de *La Période* consacré au nouveau Testament, traduit ce terme par « magnifiques » en expliquant que « le mot grec évoque la félicité des dieux, des rois, des riches (plutôt que la bonne fortune d'un homme heureux) » (p. 15-16, note 3) ; dans la version qu'il donne sous le titre *Les 4 Annonces* (Desclée de Brouwer, 1976) André Chouraqui, pour sa part, choisit de traduire par « allégresse » et le premier verset du sermon devient sous sa plume :

« Allégresse des hommes au souffle de pauvres :
oui, le royaume des ciels est à eux » (p. 18),

ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Où la distorsion me semble encore plus patente, c'est lorsqu'il écrit au verset 7 :

« Allégresse des matriciants :
oui, ils seront matriciés » (p. 18)

là où Jean Grosjean propose : « Magnifiques les miséricordieux car on leur fera miséricorde » (p. 16). Nous sommes d'autant plus perplexes que Chouraqui a recours à une création verbale qui, au demeurant, ne me semble pas très éclairante. Lors d'une conférence il a expliqué avoir choisi et créé ce verbe « matricier » parce que le terme grec recouvrait un vocable araméen qui se rapportait à la matrice. Sommes-nous plus avancés ? Ce que nous retiendrons, pour notre propos, c'est la volonté déclarée de l'un et l'autre traducteurs d'être éminemment fidèle : « Voilà maintenant en quel sens notre traduction a essayé d'être fidèle », déclare Jean Grosjean en préambule (p. xvi), et André Chouraqui, dans son introduction, proclame de même que sa traduction « a surgi d'une nécessité, celle d'une stricte fidélité au texte » (p. ix). Nous ne sommes, donc, pas plus éclairés sur ce balancement entre littéralité et littérarité, mais nous saisissons mieux combien cette notion de fidélité peut être problématique et fluctuante. Chaque traducteur, en l'occurrence, a témoigné d'un parti pris qui manie les deux attitudes pour une lisibilité que chacun appréciera.

Impossible, donc, d'oublier le traducteur. Je ne sais pas où Gogol a puisé, à quelle source idéale et utopique, pour écrire et proposer au traducteur cette ligne d'horizon : « Devenir un verre si transparent qu'on croie qu'il n'y a pas de verre » (citée par Mounin). Bien qu'effacé, scribe de l'ombre et voué au silence — surtout celui des éditeurs qui trop longtemps, trop souvent feignaient de l'ignorer pour des raisons d'opportunité commerciale —, bien que plume de second plan, le traducteur, donc, n'est pas ce néant d'écriture que supposerait le parti pris strictement littéral. Il existe aussi par la plume, il produit un texte original dans la langue de traduction ; producteur de texte, il est un écrivain *autre* et il a, de ce fait, une personnalité, un style. Bien qu'il soit haïssable de parler de soi, sacrifions-y pour plus de commodité. Dans mon cas particulier, on s'est plu à souligner l'unité de ton de mes *Vargas Llosa* en la rapportant non à l'auteur — quoi qu'elle soit d'abord le fait de celui-ci, écrivain d'une grande homogénéité malgré la diversité des genres de sa production — mais à une tonalité qui me serait propre. Bref, il semblerait que le traducteur puisse signer par un je-ne-sais-quoi de singulier le texte de son auteur.

Alors la fidélité sent d'abord une fidélité à soi, et le traducteur s'interdirait de la sorte de traduire tout et n'importe quoi, préférant tel ou tel auteur de sa prédilection : or n'est-ce pas cela justement qui se produit dans le meilleur des cas ? Ne voit-on pas que cet auteur ne sera jamais moins trahi que lorsque toute son œuvre connaîtra le même voix traduisante ? Nous aboutissons, logiquement, à l'idée de couple : Musil et Jaccottet, Cortázar et Laure Bataillon, Baudelaire et Poe.

Il n'est de bonne traduction que s'il y a une affinité entre l'auteur et son traducteur. On ne traduit bien et juste qu'en sympathie. Et cette sympathie amène forcément à redire autrement les phrases de l'auteur après les avoir absorbées, digérées, fait siennes, pour les restituer dans une autre langue, une autre gangue, un moule nouveau qui fait la part du littéral et du littéraire. Le traducteur qui traduit par amour échange avec l'auteur des mots, il peut se permettre, s'il est au diapason, d'audacieuses distorsions, des transpositions, des écarts, bref il joue, il le doit, sur tout le registre des lettres. Il est, il le doit, alchimiste, manipulateur, jongleur, en aucun cas il ne doit être besogneux, tâcheron, appliqué — c'est peut-être là qu'on voit le mieux la différence entre ce qu'il est convenu d'appeler la traduction universitaire ou scolaire et la traduction littéraire. Le traducteur littéraire doit risquer même, défiant l'institution académique et pour le bien du texte, le contresens — comme Gide tout à l'heure — ou au moins un autre sens, afin de conjurer tous les pièges de la connotation, cette terrible connotation qui ajoute sens sur sens et multiplie le mot pour nous égarer, nous confondre. D'ailleurs nous savons tous qu'il est des mots et des notions intraduisibles — tous ces mots de neige des Lapons, tous ces mots de cheval des Gauchos argentins —, et qui exigent, à toute extrémité, que l'on fasse autre chose, que l'on remplisse le vide de sa propre langue d'arrivée en inventant des mots et des choses. N'est-ce pas, quoi qu'on en pense, ce que voulait André Chouraqui ? En ce sens, le traducteur est aussi souverain : il est le maître de son radeau : à lui seul de savoir éviter les écueils et les précipices. Quoique je n'approuve pas, personnellement, une fois l'exploit accompli, les explications que le traducteur est parfois amené à donner, soit par une introduction, soit en conclusion de sa traduction, je pense que, malgré tout, le traducteur ne doit que signer lisiblement son texte, affirmer cette seule stature, puis se faire oublier. Le lecteur doit pouvoir lire la traduction sans que le scribe de sa langue se penche sur son épaule pour lui dire : vois, c'est moi qui l'ai fait, et je vais t'expliquer pourquoi je l'ai fait tel. Point trop n'en faut en ce domaine.

Pour en finir, provisoirement, avec ce débat, disons qu'il appartient au traducteur de savoir situer la frontière entre le littéral et le littéraire, de savoir doser ces deux attitudes, d'apprécier son élan entre le loin et le près, le dessus et le dessous des mots, entre une traduction immédiate et une transposition élaborée et complexe. Bref, pour en revenir à la version latine de notre adolescence, je dirai pour conclure avec Cicéron que le traducteur n'est pas un simple *interpres* — un interprète, un truchement pour employer le vocabulaire de Montaigne —, mais aussi et surtout un *orator*, c'est-à-dire en bon français un écrivain.